

LE CHAGRIN DES FRANCOPHONES : LE VINGT-CINQUIÈME ANNIVERSAIRE DU «VERDRIET»

Est-ce un exemple unique? Peut-être. En tout cas, je n'en connais personnellement pas d'autre. Est-il déjà arrivé qu'on célèbre d'une façon aussi éclatante le simple anniversaire de la publication d'un livre de fiction? Je doute que, en leur temps, Joyce ou Thomas Mann aient connu honneurs semblables. Quelques jours avant la disparition choisie de Hugo Claus (1929 - 2008) le monde culturel de Flandre et des Pays-Bas était dans tous ses états: on fêtait le vingt-cinquième anniversaire de la parution, le 17 mars 1983, de *Het verdriet van België*, le chef-d'œuvre du maître. Soirées littéraires, expositions, un marathon de lecture, une pièce de théâtre, une «édition jubilaire» spéciale, d'autres volumes et des articles, des articles, des articles partout. Ce qui avait déjà été une bombe littéraire le 17 mars 1983, à l'occasion d'un lancement public jamais vu dans les lettres flamandes, connaissait une nouvelle explosion 25 ans après! Naturellement, le décès de Claus, quelques jours à peine après ce déferlement, donne encore plus de retentissement à l'hommage général. Hommage gigantesque pour un géant. Hugo Claus, qui avait choisi depuis un certain temps de mettre fin à son existence par l'euthanasie, a-t-il attendu que cette date anniversaire soit passée pour mettre son projet à exécution? A-t-il considéré que la boucle était bouclée, a-t-il attendu ce moment pour prononcer la phrase en dialecte de Flandre-Occidentale qu'on lui prête: «'t is tied dat't ut is», il est temps que ça finisse? Qui sait?

Lors du décès de l'écrivain, la tentation de titrer «Le Chagrin des Belges» était telle que plusieurs journaux francophones n'y ont pu résister. Témoignage, là aussi, d'une popularité rare pour une œuvre littéraire contemporaine. La tradition culturelle pèse toujours sur l'usage langagier et depuis toujours un certain nombre de concepts littéraires sont régulièrement passés dans la langue courante, des noms propres sont devenus communs (tartuffe, don juan ou rastignac), des phrases de grands écrivains sont devenues quasi proverbiales, mais que le titre d'un roman devienne une sorte de lieu commun, même pour ceux qui ne l'ont jamais lu, est tout de même assez rare. Bien sûr, on pourrait citer d'autres spécimens, des éducations sentimentales ou des mégères apprivoisées, mais ce chagrin-ci constitue quand

même un cas particulier, spécialement en Belgique francophone et s'agissant d'un auteur flamand. Le chagrin du départ du grand homme ne peut nous empêcher de sourire au souvenir des nombreuses fois où la presse a usé et abusé de ce titre. L'équipe belge de football était une fois de plus un peu minable et se faisait éliminer dans une coupe mondiale ou européenne: «Le Chagrin des Belges» s'étalait en gras à la une. La météo était triste, le ciel pleurait, l'été et le moral des hôteliers-restaurateurs étaient pourris: «Chagrin». Un roi décédait: «Chagrin», évidemment! Un pédophile meurtrier ternissait la réputation internationale de la Belgique: «Chagrin» encore. En France aussi d'ailleurs, le titre du roman a été cité plus souvent qu'à son tour dans des contextes qui n'avaient rien à voir avec la littérature. Belgitude et chagrin - on en était venu à craindre que la Belgique de Bruegel, de la bonne chère et du bien-vivre n'en soit réduite à la représentation d'un pays plongé dans la neurasthénie, l'affliction et les larmes amères: comment peut-on vivre en des régions qui se définissent en d'emblématiques «ne me quitte pas! sniff!» et «le chagrin»?

Comme ce roman a été publié en une vingtaine de langues, on a donc parfois été tenté de dire: «Merci, Hugo Claus, d'avoir contribué à l'image positive de la Belgique et des Belges dans le monde. Grâce à vous, l'étranger peu au courant nous imagine désormais comme un peuple confit dans son chagrin, arrosant ses frites d'un tel torrent de larmes qu'elles en deviennent immangeables.» Heureusement, pour démentir tout cela, l'auteur, l'homme Claus, du type *homo supersapiens flamingus*, n'était pas un animal triste. Ceux qui l'ont connu savent qu'il était très loin d'être un esprit chagrin, ceux qui ont lu son chef-d'œuvre et ses autres romans savent aussi qu'à côté de la vision cruelle qu'il donnait parfois de l'humanité, il y avait toujours un humour, une ironie ravageuse, un rire salvateur. Car s'il y a un très reconnaissable «ton Claus» dans tout ce qu'il a écrit, ce ton est fait d'une variété de registres dont l'équilibre est la marque des artistes de la littérature.

Au reste, on peut s'interroger sur les critères qui permettent de qualifier une œuvre de grand roman, mais l'un d'eux me semble évident: est «grande» l'œuvre dans laquelle chaque lecteur peut trouver sa pâture et son interprétation personnelle. À cet égard, *Le Chagrin* est une bible ou une encyclopédie, à votre choix. C'est un roman historique, un roman politique, philosophique, psychologique, un *Bildungsroman* à la mesure des plus importants romans d'éducation et de formation de notre histoire littéraire occidentale, et Dieu sait s'il y en a eu depuis Goethe et son *Wilhelm Meister*. Ce dernier aspect est peut-être celui qui a été le moins mis en exergue par les critiques. Ce livre est, avant toute autre chose, l'histoire d'un petit garçon qui, en grandissant, cherche sa place dans la société et dans le monde, il illustre, comme dans les meilleurs Thomas Mann, la découverte progressive de la personnalité d'un artiste, la constatation de ses différences inconciliables avec son milieu et la recherche malaisée d'un compromis avec cette société dans laquelle il doit bien vivre. Comme cet entourage est celui de la Flandre et de la Belgique en guerre, bien des choses seront conditionnées par cet environnement historique et politique particulier. C'est donc surtout celui-ci qui a attiré l'attention des commentateurs, au point qu'on a trop souvent simplifié, en qualifiant de tableau de la Seconde Guerre mondiale cet entremêlement de thèmes, de situations et de personnages, au milieu duquel se forge la personnalité du jeune Louis Seynaeve.

LA TRADUCTION D'UN ROMAN INTRADUISIBLE

Lorsque j'ai ouvert pour la première fois *Het Verdriet* au début de 1984, j'ai été, comme tellement d'autres lecteurs, fasciné dès les premières pages. Cependant, au bout de 50 pages, j'ai commencé à lire en traducteur et j'ai poursuivi ainsi jusqu'au bout, crayonnant dans les marges des solutions provisoires aux multiples difficultés de traduction que je voyais au passage. J'ai eu la chance de trouver immédiatement un éditeur français et de pouvoir entamer ce travail qui me passionnait d'avance, moi qui, jusqu'alors, n'avais traduit que des œuvres slaves¹. C'était justement la difficulté qui m'excitait, la virtuosité avec laquelle Claus jonglait avec les nombreux niveaux de langage, de la langue la plus poétique jusqu'aux expressions dialectales savoureuses et aux néologismes étonnants. En simplifiant, on pourrait dire que le livre est écrit en deux langues, le néerlandais littéraire et ce que Claus nommait lui-même un dialecte flamand stylisé, utilisant non seulement des formes dialectales pour ce qui est du vocabulaire, mais aussi de la syntaxe. Il fallait peut-être un peu d'inconscience pour s'attaquer à ce monument. À ce propos, dans le cahier spécial anniversaire du quotidien flamand *De Standaard*, un article parmi d'autres a attiré mon attention, une colonne signée M R², initiales dont je n'ose penser qu'elles désignent un critique très connu pour son attachement à la Construction pure. Après une très courte analyse de la langue du roman, il conclut: «Une telle utilisation de la langue rend *Het verdriet van België* à proprement parler intraduisible.» Or, toute personne quelque peu au courant du fait littéraire sait que *chaque* texte est à la fois traduisible et impossible à traduire; cela fait depuis longtemps l'objet de colloques de savants «traductologues» et je ne vais pas vous ennuyer ici avec un exposé linguistique ou polémique. Je me bornerai à constater que Hugo Claus n'était peut-être pas mécontent que son texte intraduisible eût été présenté en une vingtaine de langues au public du monde entier.

Pour la version française du *Verdriet*, il fallait élaborer ce qu'on nomme un peu pompeusement une stratégie de traduction, qui prenne en compte les différents niveaux de langue, mais surtout la présence de ce flamand stylisé. J'ai choisi, entre autres procédés, d'utiliser de nombreux belgicisms, ces expressions locales (fautives ou non, du point de vue des grammairiens) qui abondent dans le français de Belgique et qui, au demeurant, sont très souvent des calques, c'est-à-dire des traductions littérales d'expressions flamandes. J'en avais prévenu le directeur des éditions Julliard, en lui précisant que je comptais sur lui pour me signaler s'il y avait trop de choses incompréhensibles pour le public français. Il n'a jamais lu les chapitres que je lui envoyais au fur et à mesure mais, lorsque le travail fut terminé, j'eus la surprise de me voir retourner mes 1 000 pages imprimées corrigées à l'encre rouge comme le devoir d'un mauvais élève. Du rouge partout, des biffures, des corrections innombrables, les commentaires rageurs d'une correctrice: «Ne se dit pas!!» «Inexistant en français!!» «Incorrect!!!!» Naturellement, elle me faisait remarquer un certain nombre de fois qu'on ne pouvait dire «savoir» au lieu de «pouvoir», et moi j'avais envie de lui rétorquer qu'en Belgique «on ne sait jamais savoir». Les plus épatantes de ses retouches concernaient les soliloques de la grand-mère du héros, Mèreke. Ma «correctrice» prétendait mettre dans la bouche de cette brave femme inculte des imparfaits du subjonctif! Il fallut donc que j'eusse bien de la patience pour avaler ces parisiennes couleuvres.

J'ai débarqué chez Claus avec ce texte amendé à la sauce française, il l'a feuilleté et, au bout d'une page de lecture, il m'a dit: «Je sens que je ne vais pas aimer cette dame.» Sans poursuivre la relecture commune plus avant, nous sommes convenus de concéder aux pauvres lecteurs français, prétendument trop bêtes pour les comprendre, la suppression d'une quantité de belgicisms, plus ou moins la moitié. Je me suis donc tapé la recorection

de mille pages de corrections indues, un mois de boulot. Puis, j'ai débarqué chez Julliard, mon manuscrit sous le bras et, dans l'autre main, un petit paquet qui sortait de chez *Godiva* ou *Neuhaus*. Je l'ai tendu à la zélée correctrice en disant: «Ceci n'est pas une boîte de chocolats, c'est un ballotin de pralines.»

Dès les premiers mois après la parution du *Chagrin*, il apparut que c'était un incontestable succès de librairie, non seulement en France, en Suisse et au Canada, où le public semblait surtout charmé par le caractère exotique inattendu, mais également en Belgique. L'original avait été un best-seller immédiat, un peu plus aux Pays-Bas qu'en Flandre (vingt-cinq ans après, tous tirages confondus, on doit atteindre à peu près 400 000 exemplaires). Malgré les échos nombreux, parfois à parfum de scandale mais le plus souvent enthousiastes, suscités par le *Verdriet* en Flandre, ce phénomène était passé totalement inaperçu aux yeux du public francophone de Belgique, preuve, s'il en était encore besoin, de l'indifférence en Belgique francophone à l'égard de la culture flamande. Cependant, lorsque parut la traduction française, les lecteurs francophones lui firent un accueil sans précédent, le livre de Claus devint en quelques mois à peine le roman le plus vendu de toute l'histoire de la librairie belge, plus de 25 000 exemplaires, sur ce marché étroit où, d'habitude, le chiffre de 5 000 est considéré comme un grand succès. Les réactions de la presse, des libraires et des lecteurs individuels montrèrent que l'intérêt ainsi manifesté était autant le fait de Bruxellois que de Wallons.

Ce record de ventes en librairie constitue, à mon humble avis, un phénomène exceptionnel et peut-être symbolique. Vu l'âpreté et la mesquinerie des luttes linguistiques en Belgique, on peut apprécier à sa juste valeur le fait que ce soit le plus grand écrivain *flamand* de notre temps qui ait ainsi passionné les francophones, pourtant toujours si prompts à dénigrer ce qui se fait dans le nord du pays. Il y eut énormément de réactions de lecteurs qui se disaient intéressés, charmés, attirés et amusés, non seulement par la beauté et la puissance de l'œuvre, mais aussi par tout le pittoresque familial: ils *se reconnaissaient* dans le comportement, les modes de pensée et la façon de s'exprimer des personnages de Claus! Cela tendrait-il à montrer que, en dépit de ce qu'affirme l'ensemble du discours politique sur la coupure culturelle irrémédiable entre les communautés flamande et francophone, il existe dans le grand public un sentiment (vague) d'appartenance à une entité culturelle *belge*? Ce serait trop beau: une réconciliation par la littérature!

Alain van Crugten

Professeur émérite de littératures slaves à l' Université libre de Bruxelles - auteur et traducteur -
traducteur du roman *Het verdriet van België* et de plusieurs autres textes de Hugo Claus.
vancru@tele2allin.be

Notes :

- 1 La traduction française a paru aux éditions Julliard en 1985.
- 2 M R = Marc Reynebeau.